

Prendre dates. Paris, 6 janvier - 14 janvier 2015 de Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet

Ginette Michaud

Numéro 256, printemps 2016

Sacrer ou se taire : actualité de la censure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

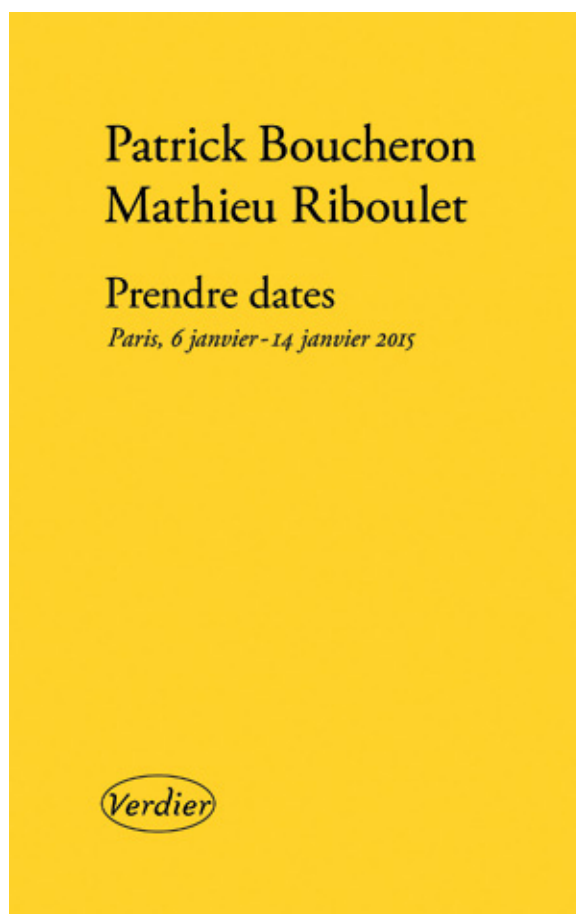
Citer cet article

Michaud, G. (2016). *Prendre dates. Paris, 6 janvier - 14 janvier 2015* de Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet. *Spirale*, (256), 38–40.

PAS TOUT SEUL

PAR GINETTE MICHAUD

PRENDRE DATES. PARIS, 6 JANVIER - 14 JANVIER 2015
de Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet
Verdier, 137 p.



Une date ne vient jamais seule. Pour se faire date, au sens pleinement performatif de ce « faire », elle doit raccorder en elle – *remember*, rappeler – non seulement d'autres dates, plus diffuses, passées mais pas effacées, toujours présentes dans leur résurgence (une vraie date, nous a appris Benjamin, est insurrectionnelle), mais encore d'autres, inconnues, plus difficiles à reconnaître ou à détecter, qui font signe en direction de ou depuis l'avenir (la date qui insiste vraiment en nous se décline au futur antérieur, temps par excellence du contretemps). Autrement dit : une date rappelle ses antécédent(e)s, elle convoque des temporalités hétérogènes et les mêle. C'est la puissance que

reconnaissent d'emblée Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet aux événements qui se sont produits à Paris en janvier 2015, même si, le sous-titre de leur essai l'indique déjà – *Paris, 6 janvier - 14 janvier 2015* –, on ne se trouve peut-être pas ici devant la singularité d'une date unique s'imposant comme nom (chiffre, plutôt, scellant son énigme), comme ce fut le cas pour le « 11 septembre » (c'était en quelle année ? on commence déjà à la perdre un peu de vue).

Dans ce petit ouvrage à deux voix qui (s'échangent – « *toi et moi, l'un après l'autre* », disent-ils sans autre forme d'autoprésentation –, les marques individuelles d'énonciation se fondent pour mieux laisser monter le « nous » qui hante/habite chacune d'elles (l'un est historien et a réfléchi sur la force politique des images dans la Sienne de 1338 [*Conjurer la peur*, Seuil, 2013], l'autre est écrivain et penseur remarquable du corps : « *C'est cela, le point commun de nos métiers : livrer des récits, parler après que la mort est passée* »). Le récit retrace le fil des événements qui ont marqué cette semaine terrible des attentats terroristes ciblant la rédaction de *Charlie Hebdo* et l'épicerie Hyper Cacher ; il tente, en restituant minutieusement l'ordre de succession, d'analyser le nœud de pensées et d'émotions complexes qui est alors venu « *pli[er] nos âmes* ». Entre témoignage, journal, essai et quelques autres genres, l'écriture en commun suit son propre fil, contre l'oubli et le refoulement, pour ramener au jour de la réflexion libre et de la délibération ce qui, dans un tel événement, nous dépasse et nous submerge, bloque nos images en boucle et paralyse la pensée. Comme le soulignent les auteurs, si, au moment de l'événement, « *il valait mieux se taire ou en dire le moins possible [...]. Ensuite vient le moment réellement dangereux : lorsque tout cela devient supportable* ».

Penser et dire, écrire l'événement là où la description se dérobe, c'est donc garder la blessure de mémoire vive, une mémoire désormais endeillée par ces jours qu'il s'agit d'inoublier : « *On n'écrit pas pour autre chose : nommer et dater, cerner le temps, ralentir l'oubli.* » « *Ralentir* », disent-ils bien et lucidement, car, comme pour la pulsion de mort, on ne peut que différer pour un temps l'inéluctable amortissement. Le moment est ainsi venu d'« *entrer dans l'obscurité de cette pièce sanglante et [d']y mettre de l'ordre. [...] On n'écrit pas autre chose. Des tombeaux* ». Une telle position, dans sa sobriété même, révèle la portée essentielle accordée par les auteurs à l'écriture, tendue (on serait tentée de dire « *tenaillée* », un mot prisé par eux) entre témoignage et fiction : oui, fiction, car pour pouvoir vraiment *dire l'événement* (je pense bien entendu au texte de Jacques Derrida qui en analysait toutes les apories dans *Dire l'événement, est-ce possible ?* [L'Harmattan, 2001]), pour parvenir à traduire dans un registre intime ce qui, en lui, a été ressenti de manière aussi confuse qu'irréfutable comme « l'histoire » même, il faut pouvoir l'imaginer, en déplier les images.

PENSER ET DIRE, ÉCRIRE L'ÉVÉNEMENT LÀ OÙ LA DESCRIPTION SE DÉROBE, C'EST DONC GARDER LA BLESSURE DE MÉMOIRE VIVE, UNE MÉMOIRE DÉSORMAIS ENDEILLÉE PAR CES JOURS QU'IL S'AGIT D'INOUBLIER

Le corps et le langage

Nous suivrons donc le fil de ces neuf journées, du mardi 6 au mercredi 14 janvier 2015. En fait, il y en a six, une pour chaque chapitre de cet hexaméron, selon un enchaînement lui-même discontinu (« relâche » pour le 10 janvier, ellipse pour les 12 et 13 janvier), intéressante rupture de la stricte chrono-logique. Six-jours (comme dans le nom d'une autre guerre), une presque semaine, sans repos ni shabbat. Mais tout commence bien avant de commencer, la veille et en amont des assassinats du 7 janvier : déjà le 24 octobre, la mort de Rémi Fraisse sur le chantier du barrage de Sivens avait fait brèche et était venu poindre le « nous » de ceux « *qui ont appris "à dire non et à simplement le faire savoir par la puissance du langage cinglant et des corps assemblés"* », selon la belle formule de l'historienne de la Révolution Sophie Wahnich.

Mais aussi, comme le notent aussitôt les auteurs en inversant les termes rapprochés, « *il n'est de corps cinglants, de langages assemblés, qui ne se pulvérisent, qui ne se désassemblent* ». C'est en se tenant là, en ce point sensible du chiasme où se recourent le corps et le langage, que cet essai se fait le plus percutant : car dans la « *"gueule noire" des jours de guerre qui s'ouvrent* » (Coetzee), surtout civile (comme n'hésitent pas à la déclarer les auteurs), « *les corps sont là, déjà, le langage se prépare, s'entraîne, ici même c'est bien un peu de ça qu'on tâche de témoigner, pour la suite on verra* ».

Ainsi, ce n'est pas seulement la tuerie de *Charlie Hebdo*, la fusillade de Montrouge, la cavale des frères Kouachi, la prise d'otage de l'imprimerie de Dammartin, celle de l'épicerie Hyper Cacher qui importent ; ce ne sont pas seulement les faits et leurs traînées sanglantes, l'engrenage de la séquence qui se calque sur les « *séries télévisées qui leur font écran* » (ils visionnaient *Homeland* dans les jours précédant le 7 janvier) et qui frappe l'imagination comme on dit, mais bien plus encore toutes ces prises de langage, ces assauts répétés, ces ritournelles plombant le sens en syntagmes figés, comme par exemple cette « *expression si obstinément robuste qu'elle en devient insécable, donc indiscutable, donc inéluctable : "la-montée-du-Front-national"* ». Certes, ce n'est pas comme si les signes objectifs de « *décompositions démocratiques* » manquaient ou qu'on pouvait ignorer le « malaise » toujours croissant dans la « culture » (et pas seulement française), mais même en étant conscient de « *"la montée des périls"* », cette semaine de janvier fut celle où l'on se demanda avec une acuité douloureuse « *ce que ça pouvait bien faire au corps, au cœur et à l'esprit de vivre une période où d'une année à l'autre tous les signaux passent au rouge : est-ce qu'on s'en aperçoit, est-ce qu'on en prend la mesure, est-ce qu'on y pense, est-ce qu'on en rêve, est-ce qu'on en est malade, est-ce qu'on se laisse prendre par surprise, est-ce qu'on se sent condamné à l'impuissance, est-ce qu'on décide d'agir, mais alors pour faire quoi, est-ce qu'on pense à partir, si on peut, et quand ?* »

Périmètre d'insécurité

Soixante-dix ans de paix, trois générations presque, rien n'y fait, la France va mal, c'est l'évidence, les vieux démons sont de retour (les manifestations houleuses entourant l'égalité des droits des homosexuel(le)s l'ont bien montré). La double culpabilité qui « *nous pren[d] en tenaille* » a, pour les auteurs, deux noms, Vichy et l'Algérie, l'antisémitisme et l'infamie pétainiste d'une part, le colonialisme,

la sale guerre de la torture et du mépris d'autre part. Tel est le fond du malaise qui s'imprime « *dans nos corps, nos cœurs, nos têtes* » et qui, malgré « *le jaillissement quasi continu d'intelligence collective ici et là, les somptueuses réflexions et propositions politiques* », empêche qu'« *aucun de ces essais ne se transforme en un flux qui nous donne envie de nous saisir, de nouveau, de nous* ». Le constat est implacable : il suffit de quatre syllabes, « Hyper Cacher », pour qu'on comprenne aussitôt ce qui est en jeu. « *Les mots sont lestés du poids écrasant d'une histoire sans fin* », « *ça recommence* » (est-ce que cela avait cessé, quand ?), « *On voit cela, on comprend immédiatement, la honte déferle à une vitesse telle qu'elle noie toute autre sensation.* » Assassiner des journalistes de *Charlie Hebdo* (le 7 janvier), des musulmans sous l'uniforme français (le 8), des Juifs parce qu'ils sont Juifs (le 9), « *c'était frapper ceux que l'on n'aime vraiment pas sans pouvoir se l'avouer, c'était raviver de très vieilles blessures, exciter l'inconsolable par les exaspérations du temps, administrer aux foules assemblées une fulgurante leçon d'histoire* ».

C'EST EN SE TENANT LÀ, EN CE POINT SENSIBLE DU CHIASME OÙ SE RECOUPENT LE CORPS ET LE LANGAGE, QUE CET ESSAI SE FAIT LE PLUS PERCUTANT

C'est quand il sonde à la fois la compréhension et l'incompréhension que ce récit fait particulièrement mouche ; il opère alors une découpe, une coupe dans ce réel dont il tente de cerner le point aveugle qui sidère, le « *moment exact de l'attaque* » par exemple, qui demeure proprement obscur, ou les « *abords du crime* » seuls visibles alors qu'en regardant la photographie de la tuerie, la seule qui ait été publiée de la scène, on reste sur le seuil, « *au bord même de ce qui peut être regardé* » et qui « *a quelque chose à voir avec le sacré* ». Ce qui résiste à la pensée dans cette reconstitution de la terreur, ce ne sont pas les faits en eux-mêmes, mais la « *Nuit noire* », « *la honte* », la complexité aussi qui les déborde, la « *suspension, les supputations* », ce qu'ils nomment « *latence* » (« *on est encore dans la période, qui va s'éterniser, où les couches de données se superposent sans s'amalgamer ni constituer un ensemble cohérent* »), ce moment qui dure indéfiniment où l'« *on n'y comprend de plus en plus rien* », comme l'écrit Nathalie Quintane dans *Crâne chaud*.

Ne pas comprendre : voilà la vigilance autre qui s'impose comme détournement de la censure/auto-censure. Se dire en même temps que tout est tellement plus compliqué que ce qui est montré, donné à voir, et que ça peut aussi être d'une « *simplicité désarmante* », comme le geste de Lassana Bathily, l'employé de l'épicerie cacher qui voit des gens en danger et s'avance pour les protéger. « *Et quand on lui dit : mais vous êtes musulman et ils étaient juifs, il répond qu'il ne comprend pas où est le problème. Voilà ce qu'il aurait fallu ce jour-là : ne pas comprendre.* »

LE REFOULEMENT, LA CENSURE, L'OUBLI, L'INDIFFÉRENCE SONT INLIASSABLEMENT À L'ŒUVRE. ET JUSQUE DANS LA TRACE QUI LES COMBAT ET LEUR FAIT ÉCHEC. POUR UN TEMPS.

Pas de leçon, pas de « *devoir de mémoire* » (autre syntagme figé qui peut toujours faire le contraire de ce qu'il affiche), mais la blessure, l'éclat, l'écharde dans la chair. Aujourd'hui, si je vous dis « *Paris, 6 janvier - 14 janvier 2015* », vous savez de quelle mémoire, de quelle politique, de quel désir, de quel désespoir je parle. Mais ne vous y fiez pas. Déjà, si je cite quelques autres dates à comparaître - « *le 11 mars 2012* », « *le 24 mai 2014* » -, vous serez comme moi en peine de les relier aux corps assassinés dont elles sont les stèles (ultime outrage, les noms des victimes s'effacent toujours plus vite que ceux de leurs meurtriers). Le refoulement, la censure, l'oubli, l'indifférence sont inlassablement à l'œuvre. Et jusque dans la trace qui les combat et leur fait échec. Pour un temps.

« *Mais cessons là : je commence à prendre du recul, à faire mon détaché. Il ne s'agit pas de cela ici, pas comme ça, pas tout seul. Ce qu'il fallait d'abord, c'est prendre dates, et le faire à deux pour se préparer à être ensemble, puisque deux en somme est le premier pas vers plusieurs.* » ■